

La donna è mobile

Lysanne Langevin

Number 116, Spring 2008

Éloge de la marche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14072ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Langevin, L. (2008). La donna è mobile. *Moebius*, (116), 79–86.

LYSANNE LANGEVIN

La donna è mobile

Ce matin-là Élise décida de se prendre en main, elle agrippa donc les guidons de son vélo.

Le geste était mûrement réfléchi, mille et une nuits avaient précédé cette décision en apparence si légère, ludique aurait-on dit dans certains salons. Mais pour Élise, elle était lourde de conséquences.

Élise était une urbaine qui aimait arpenter les rues et les ruelles. Elle aimait en scruter les moindres recoins telle une entomologiste excitée par une caravane de fourmis. Non seulement la ville était-elle propice à développer ses dons d'observation mais celle-ci lui offrait autant de prétextes à la rêverie. La vue de Montréal avait sur elle le même effet hypnotisant que le reflux de la mer sur une plage isolée. Et si elle ne se lassait pas de reconnaître les anciennes odeurs et couleurs des parages, la découverte d'endroits inédits la comblait d'aise et d'excitation. Élise, toute à ses explorations, s'amusait de discerner un bruit, une vibration qui lui avait échappé auparavant ou peut-être était survenue entre-temps. Ainsi était Élise.

La décision prise, la démarche dut être graduelle. D'abord presser le genou sur le matelas, maintenir la pression, éventuellement soulever ce poids mort. Allonger, déplier, tourner. Pied, cheville, genou et hanche. Quadriceps, rétinaculum. Ligaments, muscles et ménisques, tous, efforts combinés, attelés pour la tâche. Enfin, la capsule, la rotule jouant ultimement son rôle : fléchissant et étendant la jambe. Et encore tout était à faire !!! Ces mouvements partiels devaient ensuite être complétés, réalisation qui exigeait pour se matérialiser non seulement la présence des os, la force des muscles mais aussi la force de la volonté,

celle de surmonter la douleur et la peur de celle-ci. Car chacun sait ou pourrait un jour l'apprendre : la peur est le pire obstacle à surmonter. S'ajoutant à ce fatras de matières souples, élastiques et hélas aussi rigides, comme si ce poids ne suffisait pas à rendre la tâche irréalisable, sa propre lenteur, son mouvement ralenti. Le temps qui jadis, croyait-elle ! lui appartenait, lui avait été volé. Le temps filait, coulait de toute part alors que sa mobilité était inversement proportionnelle. Élise avait dû apprendre à assister puis à goûter le passage des heures, dorénavant elle anticiperait celui des saisons et bien d'autres choses car l'incident n'avait en rien réduit ses humeurs changeantes ni ralenti son esprit tourmenté. Totalement immobilisée, juchée d'abord sur des béquilles puis soutenue par une canne, elle avait dû se réconcilier avec la dilapidation des heures si précieuses. Cette perte du temps qu'il lui faudrait apprendre à apprécier constituait la première marche d'un long escalier qu'elle prendrait des années à gravir mais surtout, et là résidait paradoxalement la difficulté, à descendre. Et quelle descente !!! Il ne s'agirait pas – trop facile !!! – de la descente majestueuse sur tapis rouge avec trompettes et cors triomphants ! Non ! Aucun effleurement élégant, aucun glissement angélique le long de la rampe ni même un dévalement athlétique ne lui serait offert mais plutôt une suite de boitements maladroits et saccadés arrachés à la force de l'inertie : un calvaire en somme. Discret, quotidien, et temporaire, souhaitait-elle.

Pour retrouver son centre de gravité Élise détermina un itinéraire en recherchant des rues étroites et tranquilles propices à sa graduelle réadaptation. Elle décida donc de retourner aux «sources» et de combiner sa conquête de l'espace à une remontée dans le temps. Paradoxalement, son apprentissage de la marche devait être précédé d'une multitude de gestes découpés qui seulement une fois rassemblés, telles les pièces d'un puzzle, lui permettraient enfin le mouvement d'ensemble : mettre un pied devant l'autre. Seule la vitesse d'exécution, la dextérité s'avéraient garantes de la réalisation de celui-ci. Un vélo vert serait l'outil privilégié de sa réadaptation. Le cyclisme sortirait ses muscles jambiers de leur trop longue léthargie. Il était maintenant temps pour Élise de précautionneusement

enfiler sa monture en espérant se rendre quelque part. À son grand étonnement, elle réussit l'amorce du mouvement. D'abord avec incertitude et hésitation, puis avec fébrilité, les jambes imposèrent aux roues leur force poussive et peu à peu, l'assurance aidant, les roues s'alignèrent droites en direction du 7777, avenue des Érables, quartier Rosemont. Quartier de sa petite enfance, des premiers pas et des premières enjambées. Ceux-ci s'étaient esquissés dans un décor hivernal à jamais figé sur des films noir et blanc amoureusement montés et démontés par son père dont c'était le passe-temps. Depuis longtemps les arbres à l'origine de la toponymie étaient disparus, avaient-ils même été plantés ou n'avaient-ils existé que dans la tête d'urbanistes rêveurs ? Le quartier demeurait calme et peu peuplé. Élise longea au ralenti un grand parc où le bruit du vent dans les feuilles, le piaillage des oiseaux et les mouvements furtifs des écureuils anxieux d'engranger leurs provisions la distraient du bruit de la circulation avoisinante. De ce décor bucolique lui parvenait l'odeur vaguement champêtre du gazon fraîchement coupé. À l'intersection, elle descendit de sa monture pour mieux goûter cette tranquillité surprenante identique à ses souvenirs de jeunesse. Le carillon d'une église voisine se mit à sonner, qui lui confirma le cachet suranné de l'instant. Défiant tout horaire, elle parcourait les rues, lentement. Son esprit était ailleurs en train d'errer. La flânerie lui permettait de bifurquer à loisir et de refuser même les sentiers aménagés pour la promenade. Sa trajectoire rebelle reflétait le cours désordonné de ses pensées ; car chacun devrait savoir qu'en chaque promeneur solitaire sommeille un libre penseur. Tout en marchant, elle voguait du passé au présent ou volait à l'improviste vers son avenir. Parfois elle s'efforçait de calmer l'agitation de son esprit en soumettant à son observation la surface des choses ou leur angle caché. Ainsi furtivement, au-delà des imposants piliers en bois qui encadraient les balcons, elle pouvait deviner derrière une porte d'entrée entrouverte les longs corridors bordés de boiseries longeant le «burlap» qu'on avait religieusement préservé ou au contraire qu'on s'était empressé de recouvrir d'une belle surface lisse sans aspérité ni relief de placoplâtre. Quelques mesures d'un opéra

connu, dont le titre pourtant lui échappait, lui parvinrent d'un des logements. Ces espaces privés, derrière le verre biseauté de l'entrée aux effets lumineux spectaculaires, avaient servi de décor aux gazouillis, aux babils et aux premières tentatives de verticalité surtout accompagnées de pauses assises, accroupies, penchées sur les poupées ou sur la machine à coudre miniature en tous points identique à celle de sa mère. Lui revenaient graduellement au cours de sa pérégrination ces moments où, cessant de gigoter et camouflée sous le lit servant d'ultime territoire intime, elle observait attentivement le va-et-vient de la maison. De manière prévisible c'était donc dans un écrin familial, bien à l'abri du froid hivernal dissuasif de toute velléité exploratoire que s'étaient réalisés les premiers pas. Mais Élise reconnaissait que ces lieux, pour marquants qu'ils soient du fait de leur présence précoce dans sa trajectoire, se réduisaient à des images furtives alors que les sensations urbaines s'étaient plutôt multipliées rue Cavelier. Elle reprit donc son vélo et poursuivit sa quête cette fois vers le sud de la ville, en réalité vers le sud-sud-est géographique ; Montréal possédait sa propre rose des vents. Ainsi pouvait-elle voir le soleil se lever derrière Longueuil sur la rive sud et terminer son parcours le soir venu au-delà de la ville de Laval sur la rive nord du fleuve qui enserrait la métropole.

Les souvenirs accrochés à ce quartier du Plateau évoquaient un éternel été. C'était là que sa vie s'était enclenchée au contact du monde extérieur, à l'époque où ses jeux d'enfant avaient investi la rue et ainsi débordé le cocon du foyer, voire même la zone protégée des trottoirs. Dès le mois de juin toutes les rues asphaltées devenaient torrides, bordées de maisons d'ouvriers, dénuées de la moindre zone d'ombre, personne n'aurait songé à y planter quelque arbre que ce soit ; la moindre courbe verte aurait détonné dans cet ensemble désertique d'où émanait une perpétuelle odeur de goudron surchauffé. La chaleur étouffante du voisinage n'avait pourtant jamais dissuadé la moindre course, ni l'exiguïté des voies, les promenades sans nombre. Les demeures dénuées d'escaliers ou d'entrées ne donnaient-elles pas directement sur le trottoir et la rue ?

Destination rue Cavalier, donc. Au départ la rue manqua à l'appel. L'éradication tranquille du quartier tout entier était survenue à la suite d'attaques répétées de promoteurs qui l'avaient investi. Des façades préfabriquées avaient remplacé les façades plates. Parc, rues et ruelles étaient disparus, ayant cédé la place à des propriétés dénuées de toute personnalité grâce à un «concept domiciliaire» et à des occupants fréquentant les mêmes chaînes de commerces consacrées paradoxalement à singulariser leur foyer. Des «chalets urbains» détrônaient désormais l'usine. Même l'organisation asymétrique des rues était modifiée afin de mieux se confondre parallèlement aux autres.

Élise, debout, s'appuyait sur sa bicyclette. Elle constatait, troublée, qu'elle devrait reconquérir son équilibre physique dans un environnement instable. Son esprit vagabondait entre la perte du temps et celle de ses repères. Les deuils s'accumulaient. Pour ancrer ses souvenirs, elle puisa dans sa mémoire. De ce lieu elle entendit des cris d'enfants jaillissant de la barboteuse, sentit sur sa peau les poignées de sable lancées hors du carré. Elle revit les films projetés les soirs d'été sur la toile tendue au mur délimitant le parc, elle s'y revoyait... alors qu'elle assistait à la séance improvisée, ravie d'être dehors sur sa chaise pliante, vêtue de son pyjama et chaussée de ses pantoufles. De l'autre côté de la rue, de la vie jadis vibrante de son enfance, elle entendit aussi le silence du monastère. Élise, pourtant intriguée, n'avait qu'une fois franchi les épaisses murailles et aperçu les lourds grillages derrière lesquels des femmes de tous âges avaient décidé de consacrer leur existence à la prière. Mais cet emplacement aussi était désormais converti en condominiums. Les chauds soirs d'été de la ville !!! Il lui faudrait dorénavant rêver sa vie puisque aucune trace ne persistait de cette existence modeste adossée à la boulangerie industrielle d'où émanait la si bonne odeur de pain frais.

De nouveau, Élise reconnaissait que ces endroits, malgré leur importance, se réduisaient à quelques images floues... Au contraire sa mémoire retrouvait son acuité alors qu'elle roulait vers l'ouest de la ville. Loin des petites maisons ouvrières du Plateau, plus loin encore des balcons de Rosemont, au-delà même des escaliers en

spirale de Villeray qu'elle grimpait en courant lorsqu'elle visitait ses tantes. Son centre se situait plutôt à Park-Ex. C'est là que les premiers tours de roues, les premiers yeux doux, les premiers et tout et tout et tout avaient eu lieu. Park-Extension. Par définition un quartier périphérique à l'allure délabrée dont se protégeait encore, grâce à une clôture «Frost», la chic ville Mont-Royal. Park-Ex. Pas une banlieue. Non. Un espace dont l'identité relevait d'un autre. Celui-là fondateur pour la ville : le park du mont Royal. Par un heureux hasard, les habitants convenaient tout à fait à leur quartier. Leur identité appelée à «étendre» celle des habitants dits de souche. Dans la rue, des enfants de la garderie en rang désordonné se bouscuaient et confirmaient le caractère cosmopolite de l'arrondissement. Park-Ex, quartier palimpseste. Élise retournée sur les lieux remarquait qu'aucun des modestes commerces jadis fréquenté n'avait résisté au passage du temps. À mesure qu'elle arpentait cette partie de la ville se multipliaient, excessifs, les effluves inédits ; odeur de cari, de curcuma, d'encens. Afin d'y être plus attentive mais aussi par manque de sécurité, Élise marchait à côté de sa bicyclette. Aucun endroit n'échappait à la trépidation ambiante. Pas même le minuscule parc au gazon tellement ras, tellement pelé qu'il semblait tatoué au sol. Ensermé entre les rangées d'appartements à l'allure soviétique, il avait été baptisé parc Athéna depuis que la première cohorte émigrante l'avait délaissé. Les caractères grecs, les marquises de fibre de verre turquoise des années révolues avaient laissé place à des panneaux bariolés de couleurs vives couverts d'écritures rondes, oblongues ponctuellement surmontées de cercles, parfois de courbes seulement amorcées. Des alphabets étrangers s'étaient multipliés sur les façades hétéroclites des commerces qui semblaient destinés uniquement aux piétons qui en connaissaient déjà la raison d'être. La marcheuse dut conclure que ses références identitaires relèveraient à jamais d'un quartier voué aux changements perpétuels. Les grands bâtiments étaient toujours debout, non pas comme des forteresses assurant la permanence des lieux mais témoignant eux aussi de la fragilité des repères. Telles des coquilles vides, leur fonction d'antan avait disparu : la station de télévision, les usines les unes

après les autres, tous avaient subi la même mutation-condominium. Seule la gare ferroviaire transformée en station de métro demeurait lieu de passage.

Il fait nuit maintenant, et il se fait tard.

Perdu dans tes pensées durant la promenade tu as perdu de vue Élise. Mais voilà ! Tu te trouves présentement dans une sorte de canyon minéral. Une femme marche devant toi. Sa légère claudication te permet de la reconnaître. Elle erre en ce moment dans un quartier jadis anonyme que l'on a récemment nommé pour une « clairvoyante fédération d'idées » le Quartier international. La passante s'étire le cou pour jauger les parois lisses des gratte-ciel. Au-dessus d'elle la silhouette d'un artiste apparaît en transparence sur la cloison vitrée d'un édifice et projette une mosaïque multicolore sur le pavement impeccable. La femme regarde autour d'elle et apprécie l'aseptie anesthésiante du mobilier urbain pour une fois harmonisé. Les trottoirs larges sont vides de piétons, et d'un pas lent mais assuré elle se dirige maintenant vers un parc pour s'imprégner des lieux. Une légère bruine l'entoure qui s'élève du sol et sature l'air humide de la ville. Les vapeurs s'épaississent et avancent vers le nord (mais est-ce l'ouest ?) sur le gazon taillé au-delà des arbres disposés symétriquement. Le nuage flotte comme une armée de fantômes se rassemblant pour une fête clandestine. Aucune étoile n'éclipse le spectacle qui se prépare. L'éclairage permanent, presque violent des édifices qui t'entourent ne te permet pas de les distinguer. Par contre son intensité illumine les abords du coin de verdure méticuleusement aménagé et te permet de voir sans difficulté la femme debout devant la fontaine vers laquelle la masse d'air humide poursuit son avance. Soudain un cercle de feu surgit des eaux de la sculpture métallique d'où jaillissent simultanément des jets d'eau. Les badauds s'attourent, les conversations cessent devant la joute des éléments.

La femme quitte l'oasis urbain. Elle enfourche un vélo, prend son élan. Légère, elle semble s'envoler sur le vélo vert « comme la plume au vent ». Suivant un mouvement de caméra au ralenti, tu discernes son mollet gauche qui se crispe sur le pédalier et qui en appelle au muscle de la cuisse,

le vaste interne tremble sous l'effort, la cheville se soulève et amorce un mouvement de rotation. Tiens ! La mise au point te permet à cet instant de distinguer en contre-plongée le dessous de sa chaussure : la semelle est toute neuve, prête pour une nouvelle déambulation qui sera, là sous tes yeux, entreprise alors que la femme, imprévisible, descend de la bicyclette qui semble désormais l'embarrasser.

Où va-t-elle à présent ? Le sait-elle ? Qu'importe. Peu lui importe la destination. Sa démarche est paisible et alerte. Elle semble savourer le plaisir de se déplacer. Une mobilité prise pour acquis que le risque de la perte aurait peut-être rendue plus intense. Tu l'as dorénavant deviné : cette promenade se poursuivra partout jusqu'à mener nulle part. En souriant tu fredonnes un air du *Rigoletto* de Verdi pendant que le personnage s'éloigne.

Et dans ton regard se fixe à jamais l'éternité de son mouvement.